



ROBIN HOBB

Serments et deuils

L'ASSASSIN ROYAL

X

Pygmalion

Extrait de la publication

SERMENTS ET DEUILS

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME EDITEUR

LE SOLDAT CHAMANE

La Déchirure (t. 1)
Le Cavalier rêveur (t. 2)
Le Fils rejeté (t. 3)
La Magie de la peur (t. 4)
Le Choix du soldat (t. 5)
Le Renégat (t. 6)
Danse de terreur (t. 7)
Racines (t. 8)

L'ASSASSIN ROYAL

L'Apprenti assassin (t. 1)
L'Assassin du roi (t. 2)
La Nef du crépuscule (t. 3)
Le Poison de la vengeance (t. 4)
La Voie magique (t. 5)
La Reine solitaire (t. 6)
Le Prophète blanc (t. 7)
La Secte maudite (t. 8)
Les Secrets de Castelcerf (t. 9)
Serments et deuils (t. 10)
Le Dragon des glaces (t. 11)
L'Homme noir (t. 12)
Adieux et retrouvailles (t. 13)

Tous ces titres ont été regroupés en quatre volumes :
LA CITADELLE DES OMBRES *, **, *** et ****.

LES AVENTURIERS DE LA MER

Le Vaisseau magique (t. 1)
Le Navire aux esclaves (t. 2)
La Conquête de la liberté (t. 3)
Brumes et tempêtes (t. 4)
Prisons d'eau et de bois (t. 5)
L'Éveil des eaux dormantes (t. 6)
Les Seigneurs des trois règnes (t. 7)
Ombres et Flammes (t. 8)
Les Marches du trône (t. 9)

Tous ces titres ont été regroupés en trois volumes :
L'ARCHE DES OMBRES *, ** et ***.

ROBIN HOBB

SERMENTS ET DEUILS

L'Assassin Royal

roman

Traduit de l'anglais par
A. Mousnier-Lompré



Pygmalion

Titre original :
GOLDEN FOOL
(The Tawny Man – Livre II)
(seconde partie)

© 2003, Robin Hobb

© 2004, Éditions Flammarion, département Pygmalion, pour l'édition en langue française.
ISBN 2-85704-921-8

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2^o et 3^o a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

MANUSCRITS

Owan, pêcheur de son état, habitait l'île runique nommée Fedoïs. La maison des mères de son épouse, bâtie de bois et de pierre, se dressait bien au-dessus de la ligne de marée, car la mer peut monter très haut et descendre extrêmement bas en ces parages. Il y faisait bon vivre; on trouvait des palourdes sur la grève au nord, et assez de pâture sous le glacier pour permettre à sa femme de posséder trois chèvres en propre, sur un vaste troupeau, bien qu'elle fût seulement une cadette. Elle avait donné le jour à deux fils et une fille, et tous aidaient leur père à son labeur. Ils ne manquaient de rien et cela aurait dû suffire au pêcheur; mais il n'en était rien.

Depuis Fedoïs, par temps clair, l'œil perçant peut distinguer Aslevjal, avec les éclats bleutés de son glacier central qui scintille sous l'azur du ciel. Chacun sait que, lorsque vient la marée la plus basse de l'hiver, une barque peut se glisser sous la glace en suspens et parvenir jusqu'au cœur de l'île. Là, comme on le sait aussi, le dragon dort, son trésor autour de lui. Certains affirment qu'un homme audacieux peut s'y rendre et demander une faveur à Glasfeu endormi, captif du glacier, et d'autres rétorquent qu'il faut être à la fois cupide et fou pour tenter pareille aventure, car il se dit que Glasfeu donnera au visiteur non seulement ce qu'il exige, mais aussi ce qu'il mérite, et qu'il ne s'agit pas toujours d'or ni de bonheur. Pour accéder à Glasfeu par cette voie, il ne faut pas perdre un instant; quand la marée descendante a découvert la base du glacier, on se précipite dans l'ouverture dès que

SERMENTS ET DEUILS

l'écart entre la mer et le plafond de glace permet le passage d'une embarcation. Une fois à l'intérieur de ce froid saphir, on doit compter les battements de son cœur, car, si l'on s'attarde trop, la marée remontera et l'on se fera broyer avec sa barque entre l'eau et la glace. Et cela n'est pas le pire qui puisse advenir à celui qui se risque en ce lieu ; bien rares sont ceux qui en sont revenus pour narrer leur histoire, et plus rares encore ceux qui ne mentent pas.

Owan savait tout cela, car sa mère le lui avait raconté, son épouse aussi, et la mère de son épouse. « Ne t'avise pas d'aller quémander auprès du dragon, avaient-elles dit, car tu n'obtiendras pas mieux de Glasfeu qu'un mendiant impudent qui frapperait à notre porte. » Même son plus jeune fils reconnaissait la sagesse de ces paroles bien qu'il ne fût âgé que de six hivers. Mais son fils aîné avait dix-sept ans, et son cœur et ses reins brûlaient ardemment pour Gedréna, fille de Sandre des mères Linsfal. C'était un riche parti qui ne s'abaisserait jamais à choisir le fils d'un pêcheur pour compagnon. Aussi, telle une mouche la nuit, le jeune homme bourdonnait-il sans cesse aux oreilles de son père, se lamentant sur son sort et susurrant que, s'ils avaient le courage d'affronter Glasfeu, ils en reviendraient tous deux plus riches.

L'ancre de Glasfeu, manuscrit outrilien

★

Le lendemain matin, les Outriliens prirent le départ en profitant de la marée de l'aube. Je ne les enviais pas : la journée était froide et grise, et des bourrasques faisaient voler l'écume du sommet des vagues. Pourtant ils ne paraissaient pas se soucier du mauvais temps qu'ils acceptaient comme un simple élément de leur vie quotidienne. J'appris par la suite qu'une procession descendit jusqu'aux quais, puis qu'une cérémonie eut lieu avant qu'Elliania embarque sur le navire qui devait la ramener dans les Runes du Dieu. Devoir s'inclina devant elle et lui baisa la main ; elle lui adressa une révérence, ainsi qu'à la reine. Ensuite Sangrêpée fit ses adieux solennels, imités par ses nobles. Peotter fut le dernier à prendre congé des Loinvoyant ; ce fut lui aussi qui escorta la narcheska lorsqu'elle monta à bord du vaisseau. Enfin, tous se tinrent sur le pont, agitant la main tandis qu'ils quittaient le port. Je crois que les spectateurs furent un peu déçus qu'aucun coup de théâtre ne se produisît à la dernière

MANUSCRITS

seconde; l'atmosphère qui baignait la scène rappelait le calme qui succède à une tempête. Peut-être Elliania restait-elle sous le choc de sa courte nuit et des décisions cataclysmiques de la soirée précédente, et n'avait-elle plus l'énergie de dresser d'ultimes obstacles.

Je le savais, la reine, Umbre, Ondenoire et Sangrêpée s'étaient discrètement réunis après le banquet d'adieu; organisée en hâte, la rencontre avait duré jusqu'aux premières heures du jour. On y avait certainement discuté de l'attitude et de l'entêtement du prince et de la narcheska mais, plus important, on avait intégré la quête du prince à un long déplacement dans les îles d'Outremer dont elle ne constituait plus qu'une étape parmi d'autres. Umbre m'apprit ultérieurement qu'on avait moins parlé de l'élimination d'un dragon à l'existence incertaine que de l'emploi du temps du prince, afin de lui permettre non seulement de rencontrer le Hetgurd des Runes du Dieu mais aussi de se rendre à la maison maternelle de la famille d'Elliania. Le Hetgurd était une alliance souple de chefs de tribus dont le fonctionnement rappelait davantage celui d'un comptoir de règlement que d'un gouvernement; il en allait tout autrement de la maison maternelle d'Elliania. Umbre me rapporta que Peottre avait paru très mal à l'aise quand Sangrêpée avait calmement déclaré qu'elle devait s'inscrire dans le voyage de Devoir dans les îles d'Outremer; on eût presque dit qu'il se serait opposé à cette visite s'il en avait eu la possibilité. Le prince et sa suite prendraient la mer le printemps suivant; je songeai à part moi que cela laissait bien peu de temps à Umbre pour rassembler les renseignements nécessaires.

Je ne fus témoin ni de ces négociations conclues à la hâte ni des cérémonies d'adieu. Sire Doré, à la grande contrariété d'Umbre, refusa toute apparition en public en prétextant sa santé défaillante, et j'avoue que je me réjouis de ne pas devoir l'escorter; j'avais les muscles endoloris et courbatus d'avoir passé toute la soirée précédente dans un espace confiné, l'œil rivé à un trou d'observation. L'idée de descendre à Bourg-de-Castelcerf par un temps de chien puis de refaire le chemin en sens inverse dans les mêmes conditions ne me séduisait pas du tout.

A la suite du départ des Outriliens, nombre de seigneurs et dames de la petite noblesse des Six-Duchés commencèrent eux

SERMENTS ET DEUILS

aussi à quitter la cour. Les festivités et les cérémonies des fiançailles du prince étaient achevées, et ils avaient quantité d'histoires et d'anecdotes à raconter à ceux qui les attendaient chez eux. Le château de Castelcerf se vida comme une bouteille renversée, les écuries et les dépendances regagnèrent de l'espace, et la vie reprit son paisible cours hivernal.

Toutefois, et j'en fus le premier atterré, les Marchands de Terrilville demeurèrent. Cela signifiait que sire Doré devait continuer à garder la chambre de crainte d'être reconnu et que je risquais à toute heure de me trouver nez à nez avec Jek lui rendant visite. Le concept de propriété privée restait lettre morte pour cette femme; fille de pêcheurs, elle avait reçu une éducation rustique et conservait les manières sans gêne de ses origines. A plusieurs reprises je la croisai dans les couloirs de Castelcerf, et, chaque fois, elle me salua d'un « bonjour! » jovial accompagné d'un sourire radieux; en une occasion, alors que nos pas nous portaient dans la même direction, elle me donna un petit coup de coude et me dit de ne pas afficher constamment une mine aussi sombre. Je répondis par quelque commentaire qui se voulait neutre mais, avant que j'aie le temps de m'éloigner, elle me saisit le bras et m'entraîna à l'écart.

Elle jeta des coups d'œil à droite et à gauche dans le couloir afin de s'assurer qu'il était désert, puis déclara dans un murmure: « Je vais sûrement au-devant de gros ennuis, mais je ne supporte plus de vous voir ainsi tous les deux. Je refuse de croire que vous ignorez le "secret de sire Doré"; et, si vous le connaissez... » Elle se tut un instant, puis reprit d'un ton pressant, toujours à mi-voix: « Ouvrez donc les yeux! Voyez ce qui s'offre à vous! N'attendez pas. Un amour comme celui qui pourrait être le vôtre ne... »

Je l'interrompis avant qu'elle pût en dire davantage. « Peut-être le "secret de sire Doré" n'est-il pas ce que vous croyez; ou bien peut-être avez-vous vécu trop longtemps chez les Jamailiens », fis-je, outragé.

Elle éclata de rire devant mon air revêché. « Ecoutez, insistait-elle, vous pouvez me faire confiance, comme "sire Doré" depuis des années. Mon amitié vous est acquise à tous les deux, et sachez que, comme vous, je puis garder les secrets d'un ami quand ils en valent la peine. » Elle détourna légèrement le visage

MANUSCRITS

et me considéra comme un oiseau observe un ver. «Mais certains secrets exigent qu'on les trahisse, et celui d'un amour inexprimé est de ceux-là. Ambre est une sottise de ne pas déclarer ses sentiments pour vous ; ces cachotteries ne vous font aucun bien, ni à l'un ni à l'autre.» Et elle me regarda dans les yeux d'un air grave, sans desserrer sa prise sur mon bras.

«J'ignore de quelles cachotteries vous parlez», répondis-je sèchement tout en me demandant avec inquiétude combien de mes secrets le fou avait partagés avec elle. A cet instant, deux servantes apparurent au bout du couloir et se dirigèrent vers nous en bavardant gaiement.

Jek lâcha mon poignet, poussa un profond soupir et secoua la tête dans une attitude de feint apitoiement. «Naturellement, dit-elle, tout comme vous refusez de voir ce qui se trouve sous votre nez. Ah, les hommes ! S'il pleuvait de la soupe, vous essayeriez encore de la manger à la fourchette !» Elle m'assena une claque dans le dos puis nous nous séparâmes, à mon grand soulagement.

Après cet épisode, l'envie me démangea de plus en plus de tirer les choses au clair avec le fou. Comme on ne peut s'empêcher de tâter du bout de la langue une dent douloureuse, je ressassais sans cesse ce que je voulais lui dire, frustré dans ce désir par son interdiction de pénétrer dans sa chambre, alors qu'il y accueillait apparemment Jek pour s'entretenir avec elle en privé. Il est vrai que je ne frappai jamais à sa porte en exigeant qu'il me laisse entrer ; j'observais un silence morose en sa présence dans l'espoir avide qu'il me demanderait ce qui me chagrinait. L'ennui, c'est qu'il ne posait jamais la question. Il paraissait avoir la tête ailleurs et ne pas remarquer mon attitude maussade et taciturne. Quoi de plus exaspérant que d'attendre en vain de quelqu'un qu'il fasse éclater une querelle imminente ? Mon humeur s'assombrit encore. Que Jek vît dans le fou une femme nommée Ambre n'apaisait pas mon irritation, bien au contraire ; la situation ne m'en semblait que plus bizarre encore.

Sans succès, je tentai de me distraire en m'intéressant à d'autres mystères. Laurier avait disparu ; aux jours raccourcissants de l'hiver, j'avais noté son absence. Mon enquête discrète aboutit à des rumeurs selon lesquelles elle se serait rendue en visite dans sa famille. Etant donné les circonstances, je restai dubitatif.

SERMENTS ET DEUILS

Quand je m'enquis sans ambages de la grand'veneuse auprès de lui, Umbre me répondit que cela ne me regardait pas, mais que la reine avait décidé de l'envoyer en lieu sûr; je voulus savoir où, et il me foudroya du regard. «Ce que tu ignores, c'est autant de danger en moins pour elle et pour toi.

– Dans ce cas, y a-t-il certains périls qu'il me faudrait connaître?»

Il réfléchit un moment, puis il poussa un profond soupir. «Je n'en sais rien. Elle a supplié la reine de lui accorder une audience privée, mais j'ignore ce qui s'y est dit, car Kettricken refuse de me le rapporter: elle a fait à la grand'veneuse la promesse ridicule que leur entretien resterait secret. Ensuite, Laurier s'est évaporée. La reine l'a-t-elle envoyée quelque part? A-t-elle demandé la permission de partir? S'est-elle simplement enfuie? Je n'en ai aucune idée. J'ai averti Kettricken qu'il n'était pas raisonnable de me tenir à l'écart mais elle refuse de revenir sur sa parole.»

Je songeai à ma dernière rencontre avec Laurier: sans doute était-elle partie combattre les Pie à sa façon – laquelle? je l'ignorais, mais je m'inquiétais pour elle. «A-t-on des nouvelles de Laudevin et de ses partisans?

– Nous ne savons rien d'absolument sûr; mais trois rumeurs valent une certitude, comme dit le proverbe, et nombre de celles qui nous parviennent indiquent qu'il s'est remis de la blessure que tu lui as infligée et qu'il s'apprête à reprendre les Pie en main. La bonne nouvelle, si l'on peut la considérer ainsi, est que certains risquent de lui disputer le droit de les diriger. Espérons qu'il ne manquera pas de dissensions internes à régler.»

Je partageais ardemment cet espoir mais, au fond de moi, je n'y croyais pas.

Par ailleurs, rien ou presque ne venait illuminer ma vie. Le prince ne s'était pas présenté à la tour d'Art le matin du départ de la narcheska, mais je ne m'en étais pas étonné: il s'était couché tard et il avait dû se trouver sur les quais dès l'aube. Cependant, je l'attendis en vain lors de nos deux rendez-vous suivants; j'arrivais à l'heure dite, constatais son absence, travaillais seul sur la traduction d'un manuscrit, puis, ne voyant rien venir, m'en allais. Il ne m'envoya pas un mot d'excuse. Après avoir

MANUSCRITS

ruminé ma colère toute la matinée du troisième jour, je décidai de ne pas le contacter; ce n'était pas à moi de faire le premier pas. Je tentai de me mettre à sa place: comment aurais-je réagi si j'avais appris que Vérité avait forcé mon allégeance par un ordre d'Art? Je ne savais que trop bien mes sentiments envers Galen, mon maître d'Art, qui avait obscurci mon esprit pour me cacher à moi-même mon propre talent. Je comprenais la rancune et le royal mépris du prince pour moi; mieux valait prendre patience jusqu'à ce qu'ils s'essoufflent, puis, quand Devoir serait prêt, je lui fournirais la seule explication possible: la vérité. Je n'avais pas voulu le contraindre à m'obéir mais seulement à l'empêcher de chercher à me tuer. Avec un soupir, je me penchai à nouveau sur mon travail.

Tard le même soir, je me trouvais dans la tour d'Umbre; j'y avais passé tout l'après-midi dans l'attente de Lourd. Encore une fois, il n'était pas venu. Comme je l'avais dit à Umbre, je n'avais guère de recours, et le vieil assassin non plus, si le simple d'esprit refusait de me rencontrer de son plein gré. Néanmoins, je n'avais pas perdu mon temps: en plus de plusieurs manuscrits parmi les plus anciens et les plus abscons que nous déchiffrions par petits bouts, Umbre m'avait remis deux vieux parchemins qui traitaient de Glasfeu, le dragon des Runes du Dieu. Ils ne rapportaient que des légendes mais il espérait me voir parvenir à distinguer les graines de vérité qui leur avaient donné naissance. Par ailleurs, il avait déjà dépêché des espions dans les îles d'Outre-mer; l'un d'eux avait embarqué sur le navire même de la narcheska sous le prétexte de rendre visite à sa famille outrîlienne. Sa mission consistait à gagner Aslevjal, ou du moins à rassembler le plus de renseignements possibles sur cette région de l'archipel, et à en rendre compte à Umbre. Le vieil homme craignait que, s'étant engagé à mener sa quête à bien, Devoir ne soit tenu de l'accomplir, et il était déterminé à ne pas laisser le prince se lancer dans l'aventure sans préparation ni bonne escorte. «Il n'est pas impossible que je doive moi-même l'accompagner», m'avait-il confié la dernière fois que nous nous étions croisés dans sa tour. J'avais réussi à étouffer mon gémissement catastrophé: il était beaucoup trop âgé pour se risquer dans un pareil voyage. Par un effort de volonté proprement miraculeux, j'étais parvenu à garder aussi cette réflexion pour moi-même,

SERMENTS ET DEUILS

car je n'ignorais pas la réponse qu'il aurait faite à mes protestations : « Et qui, selon toi, devrais-je envoyer à ma place ? » Or je ne tenais pas plus à visiter Aslevjal qu'à voir Umbre s'y rendre. Ni le prince Devoir, d'ailleurs.

Repoussant le manuscrit sur Glasfeu, je me frottai les yeux. Le document ne manquait pas d'intérêt mais je doutai d'y découvrir des éléments susceptibles d'aider le prince dans sa quête. D'après ce que je savais de nos dragons de pierre, et même ce que le fou m'avait appris de ceux de Terrilville, je jugeais extrêmement peu probable qu'une créature semblable gît endormie dans la glace d'une des îles d'Outre-mer ; en toute vraisemblance, il s'agissait d'une invention dont le sommeil agité servait à expliquer les tremblements de terre et les vèlements du glacier. En outre, j'avais mon content de dragons pour le moment : plus j'étudiais le manuscrit, plus d'inquiétantes images du Terrilvillien voilé menaçaient mon sommeil. Pourtant, je regrettais que ce ne fussent pas là mes seuls soucis.

Mon regard tomba sur un lourd saladier en terre cuite retourné au bord de la table. Il dissimulait un cadavre de rat – enfin, la plus grande partie d'un cadavre de rat. Je l'avais pris au furet la nuit précédente. Je dormais à poings fermés quand un hurlement de Vif empreint d'une atroce douleur m'avait brutalement réveillé. Je n'y avais pas perçu l'extinction habituelle de l'existence d'un petit animal. Quand on possède le Vif, on est obligé de s'endurcir contre ce ressac constant. D'ordinaire, les créatures de taille réduite disparaissent comme des bulles de savon qui éclatent ; seul un homme lié à la victime avait pu émettre un tel rugissement de détresse, de révolte et de souffrance à l'instant de sa mort.

Ainsi tiré violemment du sommeil, j'avais abandonné tout espoir de me rendormir. J'avais l'impression que la blessure laissée par la perte d'Œil-de-Nuit s'était rouverte. Je m'étais levé et, peu désireux de réveiller le fou, j'étais monté à la tour ; en chemin, j'avais croisé le furet qui traînait le rat mort. Jamais je n'avais vu de rat aussi grand ni aussi vigoureux, à en juger par l'aspect luisant de son poil. Après une course suivie d'une petite échauffourée, le furet avait consenti à me l'abandonner. Il m'était impossible de prouver que sa proie avait partagé un lien de Vif avec quelqu'un, mais mon instinct me le criait. Je l'avais gardé

MANUSCRITS

afin de le montrer à Umbre. Je savais qu'un espion s'était introduit dans les murs du château; le brin de laurier attaché par un nœud coulant qu'avait trouvé la grand'veneuse en était la preuve. A présent, il fallait envisager que le rat et son compagnon de Vif se fussent non seulement introduits dans la résidence royale, mais eussent vent de nos repaires secrets. J'espérais que le vieil homme monterait à la tour ce soir.

Je m'intéressai aux deux vieux manuscrits que nous nous efforcions de reconstituer. Ils présentaient plus de difficultés que les parchemins concernant Glasfeu, mais aussi des résultats plus concluants; pour Umbre, ils faisaient partie du même ouvrage, et il appuyait sa conviction sur l'âge apparent des supports et leur style calligraphique; j'estimais pour ma part qu'il s'agissait de deux œuvres différentes à cause du choix des termes et des illustrations. Les deux textes étaient passés, le parchemin craquelé, et certains mots, voire certaines phrases, illisibles; en outre, les lettres avaient un dessin archaïque qui me donnait la migraine. Chaque manuscrit était accompagné d'un vélin neuf sur lequel apparaissait notre traduction ligne à ligne, à Umbre et moi. En observant notre travail, je constatai que mon écriture y prédominait à présent. Je jetai un coup d'œil à la dernière contribution d'Umbre; il s'agissait d'une phrase qui commençait ainsi: «L'usage de l'écorce elfique.» Fronçant les sourcils, je cherchai la ligne correspondante dans le texte original; l'illustration annexe s'était dégradée, mais elle ne représentait assurément pas de l'écorce elfique. Le terme qu'Umbre avait rendu ainsi disparaissait en partie sous une tache mais, à force de l'étudier, les yeux plissés, je dus convenir que la configuration des lettres indiquait qu'il avait sans doute raison. Cela ne tenait pas debout, sauf si le dessin n'était pas associé à cette partie du document, auquel cas notre traduction du passage tout entier était peut-être erronée. Je poussai un soupir.

Le casier à vin pivota. Umbre apparut, suivi de Lourd qui apportait de quoi boire et manger sur un plateau. «Bonsoir! m'exclamai-je en poussant prudemment mon travail de côté.

– Bonsoir, Tom, répondit Umbre.

– B'soir, maître», dit le simple d'esprit, et il ajouta: *pue-le-chien.*

SERMENTS ET DEUILS

Ne m'appelle pas ainsi. « Bonsoir, Lourd. Je croyais que nous avions rendez-vous tous les deux ce matin? »

Il posa le plateau sur la table et se gratta. « Oublié », fit-il en haussant les épaules ; mais je vis ses petits yeux se plisser.

Je lançai un regard résigné à Uambre : j'avais fait mon possible ; l'œil revêché du vieil assassin parut affirmer le contraire. Je me creusai la cervelle pour trouver un moyen de me débarrasser de son serviteur afin de lui parler du rat.

« Lourd ? La prochaine fois que tu apporteras du bois pour la cheminée, pourrais-tu en monter une deuxième fournée ? Il fait très froid ici, parfois, le soir. » De la main, j'indiquai le feu qui mourait : je n'avais plus rien pour l'alimenter et je devais le laisser s'éteindre.

Pue-le-chien froid. Je captai nettement la pensée mais il continua de me regarder, la bouche molle, comme s'il n'avait pas compris ce que je lui demandais.

« Lourd ? Deux brassées de bois ce soir. D'accord ? » Uambre s'était adressé à lui d'une voix un peu plus forte qu'il n'était nécessaire, en détachant soigneusement ses mots. Ne se rendait-il donc pas compte qu'il agaçait son interlocuteur ? Il était simple d'esprit, pas sourd. Ni stupide, à proprement parler.

Lourd hocha lentement la tête. « Deux brassées.

– Tu peux aller les chercher tout de suite, lui dit Uambre.

– Tout de suite », répéta Lourd. Comme il se détournait pour sortir, il me jeta un rapide regard du coin de l'œil. *Pue-le-chien. Encore du travail.*

J'attendis qu'il eût disparu pour ouvrir mon cœur à mon vieux mentor, qui avait disposé le plateau devant les manuscrits. « Il ne tente plus d'attaques d'Art contre moi, mais il m'insulte constamment ; il sait que vous ne l'entendez pas. Je ne comprends pas pourquoi il me déteste à ce point. Je ne lui ai pourtant rien fait ! »

Uambre haussa les épaules. « Ma foi, vous devrez tous deux surmonter cet antagonisme pour travailler ensemble, et vous devrez vous y mettre rapidement. Le prince a besoin d'un clan d'Art pour l'accompagner dans sa quête, même s'il ne s'agit que d'un serviteur dont il pourra puiser l'énergie. Conquiers les bonnes grâces de Lourd, Fitz ; il nous est indispensable. » Comme je ne répondais pas, il soupira, puis il regarda le plateau. « Tu veux du vin ? »

MANUSCRITS

Je montrai ma tasse posée devant moi. « Non merci. Je bois de la tisane ce soir.

– Très bien. » Il contourna la table pour voir sur quoi je travaillais. « Ah ! As-tu achevé les manuscrits sur Glasfeu ? »

Je secouai la tête. « Pas encore, mais je ne crois pas que nous y trouverons d'informations utiles. Ils restent très vagues quant à la description du dragon ; on y parle surtout de tremblements de terre par lesquels il punit un individu de son inconduite, si bien que l'homme comprend qu'il a intérêt à suivre le chemin de la vertu.

– Je te conseille tout de même de les lire jusqu'au bout. Tu y découvriras peut-être un élément, un détail dissimulé qui pourrait nous servir.

– Ça m'étonnerait. Umbre, croyez-vous seulement à la réalité de ce dragon ? Ne pourrait-il s'agir d'une ruse d'Elliania pour retarder son mariage, d'envoyer le prince au diable vert tuer une créature qui n'existe pas ?

– Je suis convaincu qu'un être dont la nature reste à identifier se trouve enfermé dans les glaces de l'île d'Aslevjal. On relève dans certains manuscrits très anciens de nombreuses allusions au fait qu'il est visible ; quelques hivers aux chutes de neige particulièrement abondantes et une avalanche l'ont rendu indiscernable, mais, à une époque, les voyageurs qui traversaient la région faisaient volontiers un détour considérable pour examiner les profondeurs du glacier et spéculer sur ce qu'ils y voyaient. »

Je m'adossai dans mon fauteuil. « Eh bien, tant mieux ! La tâche conviendra peut-être davantage à des ouvriers munis de pelles et de scies à glace qu'à un prince armé d'une épée. »

Un léger sourire voleta sur ses lèvres. « S'il s'agit d'excaver rapidement des masses de glace et de neige, je crois avoir inventé une technique plus efficace. Elle nécessite toutefois encore quelques raffinements.

– Ah ! C'était donc vous, sur la plage, le mois dernier ? » J'avais entendu parler d'une nouvelle déflagration accompagnée d'une vive lumière, dont avaient été témoins plusieurs équipages de navires mouillés au large du port ; elle avait eu lieu en pleine nuit durant une tempête de neige, et nul ne parvenait à se l'expliquer ; on n'avait vu aucun éclair dans le ciel, ce qui n'avait

SERMENTS ET DEUILS

rien d'anormal par un temps pareil, mais personne ne pouvait nier avoir entendu l'explosion, qui avait déplacé un volume considérable de pierre et de sable.

« Sur la plage ? répéta Umbre avec une feinte perplexité.

– Peu importe », fis-je, presque soulagé. Je ne tenais pas du tout à participer à ses expériences sur sa poudre explosive.

« Peu importe, en effet, dit-il, car nous devons nous entretenir de sujets autrement graves. Comment vont les leçons d'Art du prince ? »

Je fis la grimace : je n'avais pas informé Umbre que Devoir ne s'y présentait plus. Je commençai par biaiser. « Je lui ai recommandé de ne pas se servir de l'Art tant que le Terrilvillien au visage écaillé resterait dans nos murs ; nous nous sommes donc contentés d'étudier les parchemins... » Tout à coup, cacher la vérité à Umbre me parut dépourvu de sens, et lui mentir conduire dans une impasse. « Au vrai, il n'a tenu aucun de ses rendez-vous avec moi depuis le banquet d'adieu ; je pense qu'il m'en veut encore de lui avoir imposé un ordre d'Art et de le lui avoir dissimulé. »

Umbre fronça les sourcils. « Très bien ; je prendrai des mesures pour le remettre dans le droit chemin. Ses blessures d'amour-propre ne doivent pas l'empêcher de s'atteler à sa tâche. Il sera là pour sa leçon demain à l'aube ; je me débrouillerai pour qu'il puisse passer une heure chaque matin avec toi sans qu'on remarque son absence. A présent, parlons de Lourd. Tu dois commencer son apprentissage, Fitz, ou au moins faire en sorte qu'il t'obéisse. Je te laisse le choix des moyens pour y parvenir mais, si j'ai un conseil à te donner, les pots-de-vin réussissent mieux que les menaces ou les sanctions, en général. Et maintenant, passons à la question suivante ; comment proposes-tu que nous nous y prenions pour dénicher d'autres candidats à l'Art ? »

Je me rassis et croisai les bras sur ma poitrine, puis je demandai en m'efforçant de contenir ma colère : « Vous avez donc un maître d'Art pour les former, si nous en trouvons ? »

Il plissa le front d'un air perplexe. « Eh bien, tu es là, non ? »

Je secouai la tête. « Non. Je donne des cours au prince parce qu'il m'en a prié, et je dois essayer d'enseigner ce que je sais à Lourd parce que vous m'y forcez, mais je ne suis pas maître d'Art. Même si je possédais le savoir nécessaire, ce serait impossible.

TABLE

1. Manuscrits	9
2. Querelle	37
3. Pères	65
4. Explosions	104
5. Un gâteau rose	132
6. Laudevin	154
7. Clan	174
8. Convalescence	192
9. Rapprochements	222
10. Révélations	251
11. Contacts	271
12. Convocation	294
13. Négociations	315
14. Départ	332
Épilogue	348